

mencement du xv^e siècle, on y comptait près de deux mille métiers qui travaillaient la laine et la soie; il y reste à peine quelques fabriques. Douze mille villages, dit-on, couvraient les bords du Guadalquivir; il n'y en a pas huit cents aujourd'hui. L'agriculture a déchu comme le reste. On voit encore çà et là de belles cultures; la terre est si féconde, qu'elle enrichit l'homme presque sans travail. Mais de maigres pâturages, des prairies marécageuses couvrent d'immenses espaces dont la fertilité est ainsi à peu près stérilisée. Les Arabes avaient fait d'admirables travaux pour contenir et diriger les eaux du fleuve, pour assainir les parties basses et arroser les terrains arides. Tout cela a péri : les canaux d'écoulement et d'irrigation ont été obstrués, de vastes marécages se sont formés sur les rives. Des miasmes pernicieux s'en dégagent sous les ardeurs de l'été; la fièvre ravage les populations voisines. Il y a un village aux environs de Cordoue dont tous les habitants, dit-on, sauf un seul, sont morts en 1841, emportés par l'épidémie.

Aussi ce beau pays, malgré son fleuve et ses montagnes aux lignes si gracieuses, malgré la riante verdure dont il est couvert à l'époque de l'année où nous le traversons (3 avril), offre-t-il aux yeux un aspect un peu monotone. De grandes plaines, couvertes de blés et de pâturages; peu ou point d'arbres, exceptés des oliviers sur les collines, et quelques rares plantations de mûriers; de loin en loin une petite ville; peu de villages, à peine quelques fermes isolées. On sent que la population manque à ce pays. L'Espagne, avec une

superficie presque égale à celle de la France, n'a guère que quinze millions d'habitants; elle pourrait en nourrir aisément trois ou quatre fois autant.

Et notez que la vallée du Guadalquivir est une des contrées les mieux cultivées de l'Andalousie. Le pays situé entre Medina-Sidonia et Gibraltar, pays qui n'est guère moins fertile que celui-ci, paraît être encore bien plus dépeuplé : on y peut faire dix lieues sans rencontrer un habitant, sans voir rien que des maisons en ruines et des ponts écroulés.

Cet appauvrissement, cette dépopulation, cette décadence d'un pays autrefois si riche et si puissant, est un spectacle qui attriste partout le voyageur en Espagne; mais nulle part il ne l'attriste plus qu'en Andalousie, parce que nulle part la nature n'avait tant fait pour l'homme. L'homme semble avoir à plaisir laissé périr tous les dons de la nature. Il semble que l'instinct populaire ait entrevu cette triste vérité, que ce sont ses mauvais gouvernements qui ont perdu l'Espagne. Il y a un proverbe espagnol qui dit : « *El cielo y suelo es bueno, el entresuelo malo.* — Le ciel est beau, la terre est bonne; cela seul est mauvais qui est entre ciel et terre. » Une vieille légende exprime naïvement la même pensée. Quand saint Jacques présenta à la sainte Vierge Ferdinand III après sa mort, le saint roi sollicita pour sa patrie une longue suite de faveurs, qui lui furent toutes gracieusement accordées. Mais à la fin, ayant demandé pour l'Espagne un bon gouvernement, la sainte Vierge le refusa net. — « Si je t'accordais cela, lui dit-elle, quel ange voudrait rester en paradis? »

Malheureusement le peuple n'a pas les qualités qu'il lui faudrait pour se relever de l'abaissement où ses gouvernements l'ont réduit. Les Espagnols, à beaucoup d'égards, ressemblent aux Italiens. Avec une nature énergique, et même un fond de violence africaine, c'est la même mobilité d'imagination, le même



amour du plaisir, la même indolence; mais, malgré une intelligence vive et facile, ils ont moins de finesse, et surtout moins de mouvement dans l'esprit. Un don naturel chez eux, c'est un talent d'imitation qui fait illusion d'abord; mais cela n'atteint pas le fond des choses : tout reste à la surface. En toute matière, ils se contentent de l'apparence. Aucun esprit philosophique ni scientifique; peu de sérieux, peu de réflexion; une vanité qui se retrouve partout, dans les plus petites



choses comme dans les plus grandes. L'effort suivi, le labeur patient, c'est pour eux une chose insupportable : moitié indolence, moitié orgueil, ils ne peuvent se plier au travail.

Orgueil étrange et d'une nature à part. Un Espagnol rougira de travailler, il ne rougira point de mendier. En sa qualité de hidalgo, il est trop bien né pour rien faire ; mais il ne croira pas s'humilier en acceptant une aumône. Cette aversion, ce mépris du travail sont un legs funeste que le moyen âge a fait à la société espagnole moderne. Les longues guerres de la nation contre les Maures ont entretenu et répandu dans tous les rangs ce préjugé féodal. Elles eurent, il est vrai, ce résultat d'élever l'homme du peuple presque au niveau du seigneur, et de développer chez lui le sentiment de l'égalité. De là en Espagne, chez le peuple, une certaine fierté naturelle et une familiarité aisée qui sont une de ses plus nobles qualités : sous des institutions aristocratiques, les mœurs ont toujours été démocratiques.

Mais ce sentiment très-noble dans son principe a eu de fâcheux effets. Quand partout en Europe les sociétés modernes se sont transformées, et que, par le travail, l'industrie, le commerce, a commencé de naître cette classe puissante et vivace qu'on a appelée la bourgeoisie ou le tiers état, l'Espagne en est restée aux mœurs et aux habitudes féodales. C'a toujours été un axiome que pour un Espagnol il n'y avait que trois carrières : l'Église, les armes et « la mer », c'est-à-dire les colonies. La découverte du nouveau monde ne fit



qu'accroître cette disposition : en surexcitant l'esprit d'aventures, en montrant les richesses sous une seule forme, celle de l'or, elle acheva de discréditer, de décourager, j'ai presque dit de déshonorer le travail, le travail humble et modeste, l'industrie, l'agriculture. Ces idées-là sont entrées dans le sang des Espagnols. Aussi, chez eux, point de classe moyenne et laborieuse, point de tiers état enrichi par le travail et l'épargne. Tous les Espagnols sont nobles et vivent noblement, c'est-à-dire sans rien faire ; mais tous sont gueux, ou en train de le devenir. Rien de ce qui s'est fait en Espagne, depuis cinquante ans, de grands travaux, de grandes entreprises, d'importantes améliorations, ne s'est fait que par l'initiative, les efforts et les capitaux des étrangers. L'amour-propre national en souffre ; mais la paresse et l'orgueil individuels l'emportent.

Ce que je dis là n'est absolument vrai, toutefois, que des provinces du centre et du sud. Le Nord, en partie du moins, a d'autres idées et un autre tempérament. L'Aragon, la Catalogne, les provinces basques, la Galice sont habitées par une race plus énergique, plus active, moins amollie par le climat, moins atteinte par la lèpre de la mendicité, et qui ne considèrent pas le travail comme humiliant.

L'orgueil est quelquefois une vertu chez les peuples ; il est à tout le moins une force. Aujourd'hui, il n'est plus qu'un défaut chez les Espagnols, et l'on peut ajouter une faiblesse. Quoiqu'ils soient, sous tous les rapports, en arrière des principaux peuples de l'Europe, les Espagnols se disent toujours naïvement le premier peuple

du monde : non-seulement ils le disent, mais ils le croient; à force de le répéter, ils ont fini par se le persuader. Ils en sont venus à se faire illusion à eux-mêmes, et à être dupes des éloges ridicules qu'ils se décernent.

Cet orgueil naïf est, à mon sens, le plus grand de leurs défauts; car il les aveugle sur tous les autres, et



leur ôte jusqu'au sentiment de ce qui leur manque. Chez un peuple arriéré, mais modeste, il y a de la ressource. Que voulez-vous attendre d'un peuple qui est en retard sur tous les autres, et qui se croit à la tête des nations; qui est ignorant et ruiné, et qui se drape dans sa gueuserie et son ignorance; qui ne sait rien, ne crée rien, ne produit rien, et trouve indigne de lui d'apprendre et de travailler?

En toutes choses vous trouverez un vernis de civilisation à la surface, l'ignorance et la barbarie au fond. Ils

ont des chemins de fer et des télégraphes; mais, quand ce ne sont pas des étrangers qui les exploitent et les dirigent, tout marche sans ordre, sans régularité, sans sécurité. Ils ont un gouvernement constitutionnel et des chambres; mais le pays depuis quarante ans est livré aux coups d'État; les insurrections militaires se succèdent périodiquement; les finances sont ruinées; le désordre est partout. Ils ont sans cesse à la bouche les mots de noblesse, de patriotisme, d'honneur, et, d'après ce que me disent des hommes qui habitent ce pays depuis vingt ans, la corruption est universelle, l'avidité sans pudeur, la vénalité sans bornes.

Ce qu'on me raconte de l'administration et de la justice espagnoles rappelle trait pour trait l'administration turque et la justice russe : c'est-à-dire que l'une et l'autre sont à vendre. Les fonctionnaires n'étant point payés, ou l'étant mal, il leur faudrait beaucoup de vertu pour être honnêtes. Les impôts sont lourds; mais surtout ils sont mal répartis : comme il n'y a point de cadastre, l'arbitraire seul en règle la répartition; tout dépend du bon plaisir d'un fonctionnaire. Le service militaire n'est pas plus justement établi : un fils de famille riche est rarement atteint par la conscription. M. D***, de Séville, m'a conté qu'un de ses domestiques, quoique boiteux, a dû partir, bon gré mal gré, pour dispenser du service un jeune homme riche qui aurait été pris après lui. Quant à la justice, c'est une question d'argent : le plus riche est toujours sûr de gagner son procès. On dit qu'un jour un plaideur rançonné par son juge s'écria avec indignation : « Il n'y a donc plus

de justice en Espagne? — Tu vois bien qu'il y en a une, répondit l'autre, puisque je te la vends. » — C'est le cas de répéter : *Se non è vero, è ben trovato*.

En approchant de Xerez, le chemin de fer franchit une chaîne de hautes collines, pour entrer dans la vallée du Guadalète. C'est sur les bords de ce fleuve que fut livrée, en 711, la grande bataille qui renversa l'empire des Goths et rendit les Arabes maîtres de l'Espagne.

Il n'est pas étonnant qu'un tel événement ait laissé une trace profonde dans la tradition nationale, et fortement ému les imaginations populaires. La poésie s'en est emparée. On connaît la légende de la Cava, cette fille du comte Julien, qui fut outragée par le roi Rodrigue : son père vengea l'injure faite à son nom, en appelant les Maures.

« Ah! Espagne! s'écrie le poète populaire, pauvre
« Espagne, si renommée dans le monde, la plus riche
« des contrées, la plus riche et la plus aimable, où
« abondent l'or fin et l'argent, qui n'as point de rivale
« pour la beauté ni pour la vaillance! Voilà qu'un
« traître t'a livrée! Voilà qu'en punition de nos crimes
« tes opulentes cités et tes généreux enfants vont subir
« le joug des Maures ¹. »

La bataille durait depuis sept jours; le huitième jour, Oppas, évêque de Tolède et allié du comte Julien, passe aux ennemis avec les troupes qu'il commandait. La vic-

¹ *Romancero*.





toire alors se décide pour les musulmans. Rodrigue fait d'héroïques et inutiles efforts pour retenir ses soldats : tout succombe, tout fuit et se disperse.

« Les armées du roi Rodrigue fuyaient découragées ;
« dans un huitième combat, les ennemis étaient vain-
« queurs.

« Rodrigue sort du camp et s'éloigne. Il va seul, l'in-
« fortuné ; nul compagnon ne lui reste.

« Épuisé de fatigue, il ne peut plus conduire son
« cheval, qui chemine au hasard, comme il lui plaît ;
« car son maître ne dirige plus sa route.

« Le roi marche si accablé, qu'il a perdu le senti-
« ment. Il est mort de soif et de faim, et c'est pitié de
« le voir ; il est si couvert de sang, qu'il semble rouge
« comme la flamme.

« Ses armes, qui étaient ornées de pierreries, sont
« toutes faussées ; son épée est dentelée comme une
« scie, par les coups qu'elle a reçus ; son casque, bos-
« sué, est enfoncé sur sa tête ; son visage est gonflé par
« la fatigue et la douleur.

« Il monte sur une colline élevée, la plus élevée qu'il
« aperçoive. De là il regarde son armée : comme elle est
« mise en fuite ! Il regarde ses bannières et ses éten-
« dards : comme ils sont tous foulés aux pieds et cou-
« verts de poussière !

« Il cherche des yeux ses capitaines, et aucun ne se
« montre plus. Il regarde la plaine teinte de sang qui
« coule en ruisseaux ; et, attristé de cette vue, il sent
« en lui un grand chagrin. Et, pleurant de ses yeux, il
« parle ainsi :

« Hier j'étais roi d'Espagne ; aujourd'hui je ne le
« suis plus d'un seul village !

« Hier j'avais des villes et des châteaux ; aujourd'hui
« il ne m'en reste plus un seul !

« Hier j'avais un peuple de serviteurs ; aujourd'hui je
« n'ai pas une tour crénelée que je puisse dire à moi !

« Malheureuse fut l'heure , malheureux fut le jour où
« je naquis et où j'héritai de cette grande seigneurie ,
« puisque je devais la perdre en un jour !

« O mort ! que ne viens - tu ! Que n'enlèves - tu
« mon âme de ce corps misérable ! je t'en rendrais
« grâces ¹ ! »

Xerez n'est pas la plus jolie ville de l'Andalousie ; mais c'en est certainement la plus riche. Ses vins , célèbres dans le monde entier , ont fait sa fortune ; et cette fortune grandit tous les jours. Il y a cinquante ans , on estimait la population de Xerez à vingt-cinq mille âmes ; elle dépasse aujourd'hui soixante mille. On cite ici des maisons d'une opulence fabuleuse : mais ce ne sont pas des maisons espagnoles. Les grands vignobles du pays , leur exploitation et le commerce des vins , dont la production s'élève à quelque chose comme huit millions de litres par année , sont entre les mains d'étrangers , Français et Anglais. Ces étrangers , en s'enrichissant , ont enrichi le pays ; mais les bras manquent , malgré l'élévation des salaires , comme ils manquent partout en Espagne.

¹ *Romancero.*

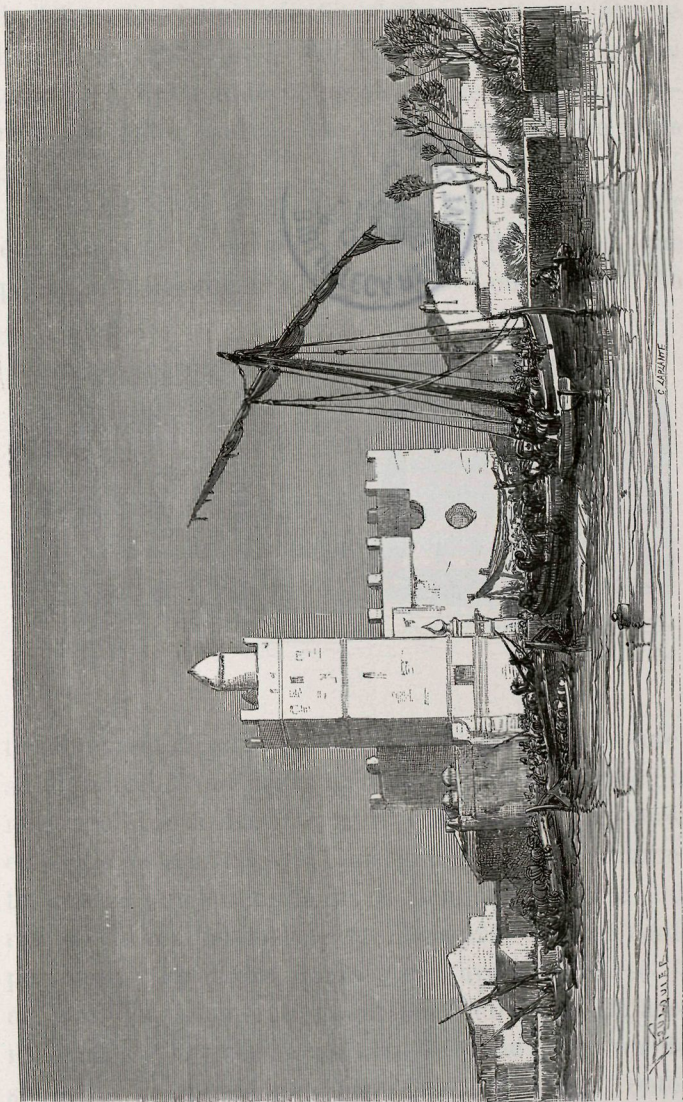
Sauf dans le vieux quartier qui avoisine la cathédrale, et qui est percé de ruelles étroites, les rues sont larges et plantées d'arbres. Vous reconnaissez tout de suite à ce caractère une ville de création récente : l'activité moderne tient peu compte du soleil ; les besoins de la circulation et du commerce l'emportent sur les convenances du climat. Les voitures s'en trouvent bien ; le piéton s'en trouve assez mal, et le pittoresque n'y gagne point. Il faut voir Xerez du haut d'une tour ou d'un belvédère élevé. Avec ses maisons, la plupart en terrasses, elle a un certain caractère arabe : au milieu de la campagne, plate et grise, s'étend la ville, grise et blanche ; sur les murailles badigeonnées à la chaux, sur les briques, sur les dalles blanchâtres, la lumière tombe, ruisselle et se réfléchit à éblouir les yeux. On se sent tout près de l'Afrique.

A quelques lieues de Xerez, au sortir d'une campagne nue et rocheuse, l'aspect du pays change tout d'un coup. Une grande barre d'un bleu foncé se montre à l'horizon : le convoi s'arrête ; vous êtes au bord de l'Océan, dans une jolie petite ville enveloppée d'orangers, et au-dessus de laquelle s'élèvent quelques palmiers : c'est Puerto-de-Santa-Maria, assise sur la pointe qui ferme au nord-ouest la baie de Cadix. De là, la vue est magnifique. La rade se creuse et s'arrondit sur votre gauche, décrivant un vaste demi-cercle de cinq à six lieues de développement ; immense coupe d'azur que semblent presser amoureusement ses rives, revêtues d'une douce verdure, sur laquelle se détachent çà et là de jolis villages et de coquettes habitations.

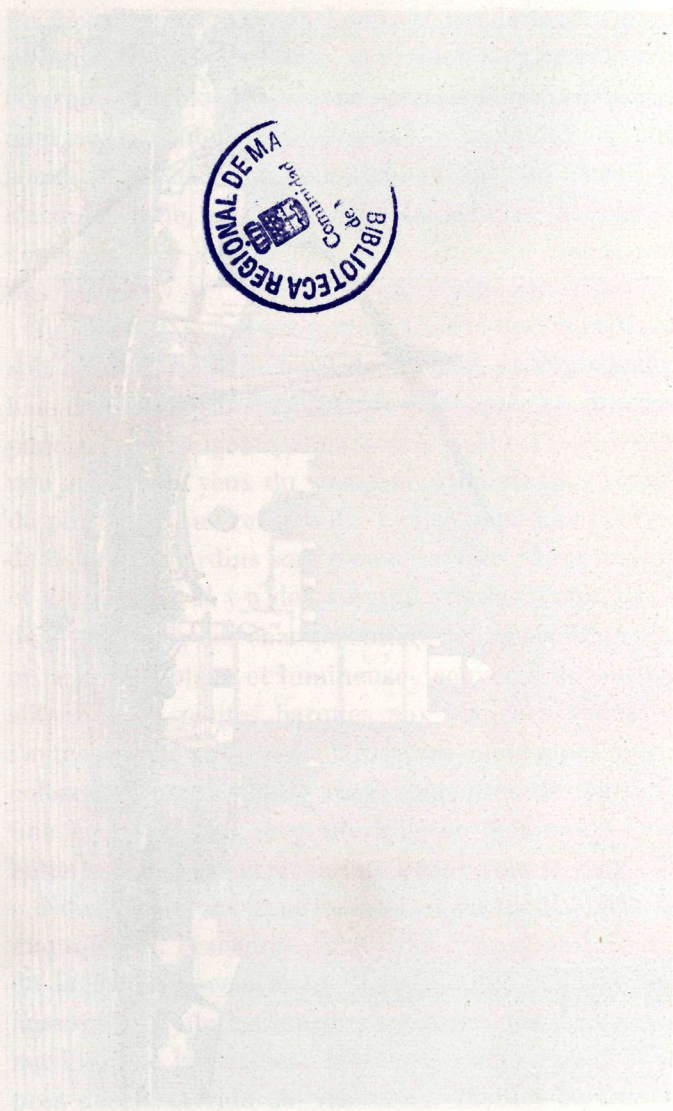
En face, la presqu'île de Léon, et sur le rocher qui la termine, la blanche Cadix, qui, selon l'expression d'un écrivain espagnol, « s'avance dans les flots comme pour aller au-devant de ses escadres. » Du point où nous sommes, étincelante sous les rayons du soleil qui s'abaisse, elle semble sortir du sein de la mer, et comme flotter suspendue entre l'azur du ciel et celui des eaux.

Le chemin de fer, en quittant Puerto-de-Santa-Maria, suit constamment le bord de la mer, et contourne la baie dans toute son étendue ; de sorte que cet admirable panorama, changeant sans cesse d'aspect, se déroule peu à peu aux yeux du voyageur. Rien de plus riant et de plus varié que cette route. Les champs sont couverts de fleurs ; les jardins sont pleins de roses, de géraniums et de jasmins. Il y a des vergers plantés d'orangers et de grenadiers ; des champs entiers de nopals. D'un côté, on a la mer bleue et lumineuse, couverte de navires, sillonnée de petites barques aux blanches voiles ; de l'autre, un horizon de charmantes montagnes qui se colorent de violet et de rose ; plus près de nous, sur une haute colline, la petite ville de Medina-Sidonia, bâtie en amphithéâtre et s'inclinant vers la mer.

Nous dépassons Puerto-Real et les petits forts démantelés du Trocadero, qui jadis défendaient l'entrée de la baie. La voie ferrée traverse des salines. Nous laissons à droite les lourdes constructions de l'arsenal maritime de la Carraca, immense établissement à peu près désert et vide de vaisseaux. Bientôt on franchit le petit bras de mer qui sépare de la terre ferme l'île



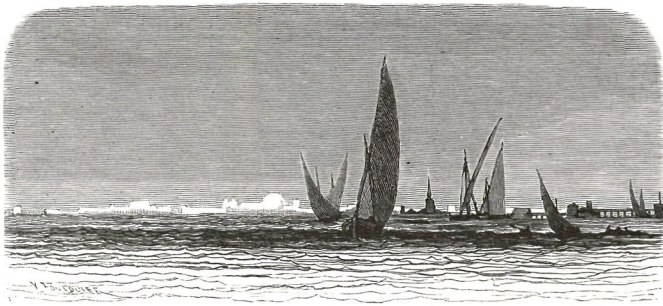
Le port de Marseille et la ville de Marseille. Le monument qui se



le petit bras de mer qui sépare de la terre ferme l'île

de Léon; le chemin de fer s'allonge sur une étroite langue de sable que le flot vient battre à droite et à gauche. A l'extrémité de cette espèce de digue naturelle est bâtie Cadix, que l'Océan entoure de trois côtés.

C'est sur cette plage basse, et qui semble devoir être engloutie à chaque soulèvement de la mer, que périt, le 1^{er} novembre 1755, le fils de Louis Racine. Le



tremblement de terre qui ce jour-là détruisit Lisbonne, se fit sentir d'une façon terrible sur toute la côte : la mer, soulevée à dix-huit mètres de hauteur, renversa en partie les murailles de Cadix ; et une vague énorme, traversant impétueusement la langue de terre qui rattache la ville au continent, enleva près de deux cents personnes. Le jeune Racine, qui avait embrassé la carrière du commerce et habitait Cadix, passait à ce moment sur la levée, en chaise de poste, avec un de ses amis. La montagne d'eau, s'abattant sur la route, couvrit et renversa la voiture. Le domestique put se

retenir aux branches d'un arbre, et voir, sans pouvoir leur porter secours, les deux jeunes gens périr, emportés par les flots.

Vue de la mer ou du fond de la baie, Cadix a un aspect féerique, avec ses clochers, ses phares, ses vigies et les innombrables belvédères qui surmontent ses maisons blanches. De près, la ville n'est pas moins plaisante : ses rues sont étroites, mais propres et bien



dallées ; toutes les maisons ont des balcons vitrés, peints de vives couleurs, ornés de fleurs et de tentures. Cadix me rappelle un peu Malte, avec plus de gaieté et de grâce : ce qui est charmant ici, comme à Malte, ce sont ces rues en pente qui, se terminant aux remparts, ouvrent çà et là du milieu de la ville des échappées de vue sur la mer.

Cadix a un climat merveilleux, le plus doux peut-être, le plus égal de toute l'Andalousie : les ardeurs de son soleil sont tempérées par les brises de l'Atlantique.